

Au Guatemala, la vérité vient de la bouche des mères



L'histoire d'Ernesto (Armando Espitia) a de nombreux points communs avec celle du réalisateur César Diaz. PYRAMIDE FILMS

Philippe Ridet

Dans ce premier film de César Diaz, caméra d'or à Cannes en 2019, un jeune homme cherche à éclairer le passé violent de son pays

NUESTRAS MADRES

A sa manière, Ernesto (Armando Espitia) fait des puzzles. Anthropologue judiciaire, il reconstitue des squelettes à la fondation médico-légale de Guatemala City. Il n'a pas 30 ans, vit encore chez sa mère (Emma Dib), fait l'amour dans sa voiture.

Juan, un collègue, lui lance, lapidaire : « *Dans ce pays de merde, tu vis soit fou, soit bourré.* » Ernesto a choisi de rester lucide et calme face au passé violent que chaque ossement retrouvé dans un charnier remonte avec lui. Des fosses communes sont régulièrement découvertes. Squelettes à reconstituer, identités à confirmer. Le puzzle est terminé quand la dernière pièce, le crâne, est posée. Ernesto l'installe délicatement sur un coussinet en forme de beignet.

César Diaz filme la scène de haut. On ne peut pas voir le visage d'Ernesto, lorsqu'il accomplit ce geste qui achève la patiente reconstruction de ce qui fut un homme ou une femme. Mais on imagine qu'il est satisfait. Ernesto ne manque pas de travail. Les restes s'accumulent dans des cartons à mesure que de nouveaux corps sont retrouvés, derniers échos d'une guerre civile aujourd'hui terminée. Mais elle divise encore ce pays d'Amérique centrale coincé entre le Mexique au nord, le Honduras et le Salvador au sud.

Double identité

Même si les armes ce sont tues, le Guatemala reste traumatisé par trente-six ans de guérilla, de 1960 à 1996. La lutte entre la dictature tenue à bout de bras par les Etats-Unis et l'opposition de gauche a provoqué la mort de plus de 100 000 personnes, des paysans pour la plupart, massacrés par les militaires et leurs nervis et la disparition de dizaines de milliers d'autres, ensevelis dans les montagnes, une balle dans la nuque, jetés vivants dans le Pacifique du haut d'un hélicoptère.

Récompensé par la Camera d'or à Cannes en 2019, *Nuestras madres*, qui aurait dû être programmé en avril dans les salles avant que son réalisateur finisse par accepter cette sortie sur des plates-formes, se propose d'emblée comme un travail de mémoire dont Ernesto serait une des petites mains. En faisant parler l'ADN du moindre métacarpien, il restitue leur identité aux défunts ainsi que la possibilité d'avoir une sépulture. Il instruit également le procès de leurs assassins.

Mais un jour qu'une paysanne, Nicolosa (Aurelia Caal) descendue de ses montagnes, vient demander à Ernesto de fouiller le charnier de son village pour y retrouver les restes de son mari, le jeune anthropologue va se retrouver confronté à un travail beaucoup plus personnel. Dès lors, César Diaz va tenir deux licols, deux histoires – même si, parfois, l'une d'elles se perd en chemin : la première concerne le Guatemala, l'autre, Ernesto.

Dans ce pays où bien des hommes ont été passés par les armes, les mères détiennent la vérité. Par le truchement de ses confidences et son témoignage public, celle d'Ernesto va le dessiller. Lui qui se croyait fils de guérillero, prêt à entonner l'*Internationale* à la moindre occasion, devra affronter une autre réalité.

Impossible de ne pas souligner que l'histoire d'Ernesto a beaucoup à voir avec celle du réalisateur. Fils d'un disparu, comme son héros, César Diaz a immigré très jeune en Europe : Belgique et France. Cette double identité transparaît peut-être dans la manière classique dont il cadre la ville, les paysages, les visages. Elle sera aussi, alors que le film s'achève, le fardeau d'Ernesto confronté à la dernière pièce du puzzle qui désormais compose son identité bouleversée.

Film guatémaltèque de César Diaz. Avec Armando Espitia, Emma Dib, Aurelia Caal (1 h 15). Sur Universciné, CanalVOD, Itunes, Google, Orange, FilmoTV, Arte boutique, RakutenTV, Vitis, Xbox.